

Les cent karmas

Deuxième feuillet

La première histoire du bossu

Voici une histoire que le Bienheureux conta lorsqu'il séjournait à Śrāvastī. À cette époque, un homme vivait dans l'opulence et possédait de grandes richesses. D'innombrables biens lui appartenaient. Une armée de domestiques s'activaient dans ses larges propriétés. On eut dit qu'il possédait les richesses du dieu Vaiśravaṇa ou encore qu'il rivalisait de fortune avec lui. Il épousa une jeune femme quand il fut en âge de se marier. Son épouse et lui apprirent à se connaître par les jeux de la séduction. Ils commencèrent à s'aimer et laissèrent libre cours à leurs désirs. Un jour, elle tomba enceinte. Environ neuf mois plus tard, elle donna naissance à un fils bien proportionné, beau et agréable au regard. Lors des célébrations de sa naissance, il reçut un nom en accord avec sa caste.

Le jeune enfant grandit grâce au lait, au yaourt, au beurre, au beurre clarifié et au beurre sur-clarifié dont il était nourri. Quand il fut en âge d'étudier, il apprit à lire, à calculer mentalement, à diviser, à calculer sur les doigts, à extraire, à dissimuler, à étaler, à évaluer la qualité des vêtements, à évaluer celle des gemmes, des substances précieuses, des parfums, des remèdes, des éléphants, des chevaux, des armures et des armes. Il vint à maîtriser l'écriture et la lecture. Il devint ingénieux, habile de ses mains, vif d'esprit et rompu aux huit évaluations.

Un jour, le jeune homme contracta une maladie qui déséquilibra son énergie du vent et courba sa colonne vertébrale. Chagrinés par la maladie de leur fils, ses parents consultèrent tous les médecins et appliquèrent tous les traitements prescrits, mais rien ne parvint à le guérir. Plus tard, le père se dit : « Si aucun médecin ne parvient à soigner mon fils, ce sont les religieux que je dois consulter. Ils possèdent de grands pouvoirs magiques et sont très puissants. Espérons qu'ils parviennent à rétablir le dos de mon fils. » Il convia les six grands maîtres, dont le grand Pūraṇa Kāśyapa. Il leur servit de nombreux mets et condiments purs et nobles qu'il servit de ses propres mains. Il se prosterna à leurs pieds et leur demanda : « Puisqu'il n'est rien du passé, du futur ni du présent que vous ne sachiez pas, que vous ne compreniez pas, veuillez guérir la bosse de mon fils qu'un déséquilibre du vent a créée. » Chacun d'eux récita toutes les incantations et lui donna tous les remèdes en sa connaissance, mais aucun ne parvint à le soigner.

Un jour, un ami attentionné du père de famille qui était un upāsaka dans la tradition bouddhiste lui dit :

« Mon ami, à quoi bon chercher un protecteur chez ceux qui ne protègent personne ? Demande de l'aide au Bienheureux Bouddha. Lui répondra à toutes tes attentes.

— Que sait-il donc ?

— Il est celui qui connaît tout, répondit l'upāsaka. Il connaît dans tous les détails tout ce qui peut être connu. »

Ces paroles réjouirent le père de famille. Tout heureux, il alla trouver le Bienheureux. Il se prosterna en lui touchant les pieds de sa tête et s'assit devant lui pour écouter le Dharma. Le Bienheureux lui enseigna ce qui lui correspondait, puis se tint en silence. Alors, le père de famille se leva de son siège. En s'inclinant, il laissa retomber d'une épaule le vêtement supérieur qu'il avait replié, et dit : « Bienheureux, accepteriez-vous de venir demain chez moi avec la saṅgha des moines pour prendre votre repas ? » Le Bienheureux accepta par son silence. Alors, le père de famille loua les propos du Bienheureux, se réjouit de ce qu'il avait entendu et prit congé après s'être prosterné devant le Bienheureux en touchant ses pieds avec son front.

Cette nuit-là, il prépara de nombreux mets et condiments purs et nobles. Le lendemain, il se leva tôt pour disposer les coussins de ses hôtes et remplir le récipient d'eau pour se laver les mains. Ensuite, il envoya un messenger pour inviter le Bienheureux. « Vénérable, fit-il dire, il est bientôt la mi-journée, l'heure du repas. Bienheureux, le moment est venu de venir chez nous. »

Ce matin-là, le Bienheureux revêtit l'habit monastique, puis le bol à aumône à la main, il partit, accompagné d'un groupe de moines pour le servir et précédé de la saṅgha des moines. Quand il s'approchait de l'endroit où le père de famille l'attendait, le garçon le vit au loin. Il ressentit une joie suprême à la vue du Bienheureux Bouddha qui portait avec grâce les trente-deux marques des grands êtres, certaines comme des ornements, d'autres de manière cachée. Il irradiait comme une masse de feu qui aurait pris une forme humaine. On aurait dit une flamme que de l'huile attise, un flambeau dans un braisier en or, ou encore un arbre vénéré qu'embellit d'innombrables ornements précieux. Son esprit était clair. Il ne présentait aucune impureté. Il était absolument pur.

La félicité que ressent une personne qui a accumulé les mérites et qui aperçoit un Bouddha pour la première fois dépasse celle qui résulte de douze ans d'entraînement au calme mental.

Ayant ressenti une telle félicité, le garçon voulut exprimer son respect au Bienheureux et se leva de son siège. Aussitôt qu'il fut levé, sa bosse disparut et son dos retrouva son aspect normal. Ceci lui fit éprouver plus de joie encore à l'égard du Bienheureux. Il s'approcha, se prosterna en lui touchant les pieds de sa tête, baisa les pieds du Bienheureux et dit : « Je suis immensément reconnaissant de tout ce que le Bienheureux a accompli pour moi, de tout ce que le Sugata a accompli pour moi. » Ensuite, le Bienheureux s'installa sur le siège dressé pour lui au milieu de la saṅgha des moines. Quand tout le monde fut confortablement installé, le père de famille servit lui-même de nombreux mets et condiments purs et nobles tant qu'ils en voulurent. Voyant

que le repas du Bienheureux était terminé, que le bol à aumônes et son couvercle étaient nettoyés, le père de famille s'assit devant lui pour écouter le Dharma.

Le Bienheureux discerna les pensées, les tendances habituelles, les tempéraments ainsi que les caractères du père de famille, de sa maisonnée et du garçon et leur enseigna ce qui leur correspondait. Comme le diamant pulvérise la roche, la sagesse qui s'éleva en eux pulvérisa les vingt croyances les plus fortes qui identifient le moi aux agrégats, cet amas de choses en continuelle destruction. Ainsi, ils manifestèrent le résultat de l'entrée dans le courant. Les ayant établis dans la pratique des vérités, le Bienheureux leur donna un enseignement qui les instruisit, leur fit assimiler le Dharma, leur insuffla un grand courage et les réjouit grandement. Puis, il se leva de son siège et s'en alla.

Par après, le garçon pensa : « Le Bienheureux a dissipé de nombreuses formes de souffrance et d'inconfort dont je souffrais. Il m'a procuré de nombreuses formes de bonheur et de bien-être dont je jouis maintenant. Il m'a débarrassé de diverses actions négatives. Il m'a pourvu de diverses actions positives. Pour cette raison, je quitterai la vie de famille et j'irai vivre une vie chaste auprès de lui. » Avec la permission de ses parents, il rejoignit le Bienheureux, se prosterna en lui touchant les pieds de sa tête. En s'inclinant, il laissa retomber d'une épaule son vêtement supérieur qu'il avait replié et s'adressa au Bienheureux :

« S'il est envisageable que je me retire du monde, que je prenne les vœux complets et que je devienne ainsi un moine selon le Dharma du Vinaya si bien enseigné, j'aimerais vivre une vie chaste auprès du Bienheureux comme d'autres avant moi.

— Moine, répondit-il, viens près de moi et vis une vie chaste. » Au moment où il entendit ces paroles, ses cheveux et sa barbe furent coupés aussi court que s'il s'était rasé sept jours avant. Sa contenance devint celle d'une personne ayant observé les vœux pendant cent ans. Il se trouva pourvu d'un bol à aumône et d'un récipient à eau.

*Le Tathāgata prononce « Viens ici. » Aussitôt,
Sa tête est rasée, il porte les robes monastiques.
L'intention du Bouddha le recouvre de l'habit,
Dès lors, ses sens se maintiennent dans l'apaisement total.*

Le Bienheureux lui accorda la transmission orale des pratiques monastiques. Il s'efforça, s'appliqua et s'évertua à éliminer toutes les émotions perturbatrices et il manifesta l'état d'arhat.

Il devint un arhat libre de l'attachement aux trois mondes. Désormais, un morceau d'or et une motte de terre étaient identiques. À ses yeux, les paumes de ses mains et l'espace étaient semblables. Il avait acquis la fraîcheur du bois de santal trempé. Sa sagesse avait détruit la coquille de l'ignorance. Il avait obtenu la connaissance, les clairvoyances et les discernements

parfaits. Il avait tourné le dos aux perfections mondaines : les biens, les objets des désirs et les louanges. Il était désormais digne des offrandes, de la vénération et de la révérence d'Indra, d'Upendra et de tous les dieux.

« Vénérable, demandèrent les moines au Bienheureux, quelles actions ont valu à ce moine de naître dans une famille qui vit dans l'opulence, qui possède de grandes richesses et d'innombrables biens ? Quelles actions lui ont valu cette bosse ? Quelles actions lui ont valu la joie de guérir grâce au Bienheureux ? Quelles actions lui ont valu de vous contenter, de ne rien faire qui vous déplaît, de se retirer du monde selon votre enseignement, d'éliminer toutes les émotions perturbatrices et de manifester l'état d'arhat ?

– Moines, répondit le Bienheureux, ce moine a effectivement réalisé et accumulé des actions dans le passé. Moines, dans un passé lointain de cet éon fortuné, quand les hommes vivaient vingt mille ans, le Tathāgata, l'Arhat, le complet et parfait Bouddha, celui doté de la sagesse pour voir et de la concentration pour avancer, le Sugata, le Connaisseur des êtres des trois mondes, l'insurpassable Cocher pour les êtres à guider, l'Enseignant des dieux et des hommes, le complet et parfait Bouddha Kāśyapa était apparu en ce monde.

À cette époque, un homme en âge de se marier qui vivait dans la ville de Vārāṇasī épousa une jeune femme. Son épouse et lui apprirent à se connaître par les jeux de la séduction. Ils commencèrent à s'aimer et laissèrent libre cours à leurs désirs. Un jour, elle tomba enceinte. Environ neuf mois plus tard, elle donna naissance à deux jumeaux. Lors des célébrations de leur naissance, ils reçurent des noms en accord avec leur caste. Ils grandirent grâce au lait, au yaourt, au beurre, au beurre clarifié et au beurre sur-clarifié dont ils étaient nourris. Devenus de jeunes hommes, ils ressentirent de la dévotion pour l'enseignement du complet et parfait Bouddha Kāśyapa. Avec la permission de leurs parents, ils se retirèrent du monde selon l'enseignement de ce Bouddha et prirent l'ordination complète.

Leur précepteur leur dit un jour :

“Mes deux enfants, deux roues permettent de détenir l'enseignement du Bienheureux : la roue de la concentration et la roue de la récitation. Laquelle voulez-vous pratiquer ?

— Pour commencer, lui répondirent-ils, nous pratiquerons les récitations. Après, nous pratiqueront la concentration.

— Faites comme il vous plaît”, dit-il, avant de leur enseigner les récitations.

Des deux frères, l'un était un peu brute tandis que l'autre avait un caractère posé. Ce dernier s'allongeait sur son lit après avoir terminé ses récitations. Son frère profitait de ces moments pour se laisser tomber de tout son poids sur lui. “Vénérable, disait-il, arrêtez de me faire mal !” mais son frère ne l'écoutait jamais. Un jour, excédé et en colère, il dressa une brique là où il s'allongeait. Son frère vint le narguer et se jeta de

tout son poids sur la brique, qui lui brisa le dos et le fit souffrir atrocement. “Quelle bêtise ai-je fait !” pensa-t-il en regrettant son acte. Voir son frère souffrir autant lui était insupportable. Il alla chercher un médecin et le traitement nécessaire, puis soigna son frère qui guérit en peu de temps.

Le frère dont le dos avait été cassé ressentit un désenchantement intense après la fin de sa convalescence. “À quoi me sert cette pourriture de corps qui n’a aucune valeur ?” se dit-il. Fort de cette conviction, il s’efforça, s’appliqua et s’évertua à éliminer toutes les émotions perturbatrices et manifesta l’état d’arhat. Son frère fut très heureux de voir qu’il avait accompli tout ce qui devait l’être et le servit avec un grand respect. Il offrit aussi ses services au Bouddha, au Dharma et à la Saṅgha et vécut chastement toute sa vie.

Au moment de mourir, il formula le souhait suivant : “Bien que j’aie servi le Bouddha, le Dharma et la Saṅgha et que j’aie vécu chastement toute ma vie, je n’ai obtenu aucune qualité. Grâce à ces racines vertueuses, puissé-je toujours naître dans une famille qui vit dans l’opulence, qui possède de grandes richesses et d’innombrables biens. Par mes actes, puissé-je contenter le Bienheureux Bouddha que deviendra le jeune brahmane Uttara, selon la prophétie du complet et parfait Bouddha Kāśyapa. Puissé-je ne rien faire qui lui déplaie. Puissé-je me retirer du monde d’après son enseignement, éliminer toutes les émotions perturbatrices et manifester l’état d’arhat. Puissé-je ne pas devoir subir la conséquence d’avoir fait souffrir un être comme mon frère. Si cette action venait à mûrir, puisse le Bienheureux dissiper mes souffrances physiques et mentales.”

Voyez-vous, moines, celui qui s’était retiré du monde selon l’enseignement du complet et parfait Bouddha Kāśyapa est ce moine lui-même. S’être mis en colère et avoir ainsi brisé le dos de son frère lui valut d’avoir à son tour le dos brisé à chacune de ses naissances. Puisqu’il a formulé le souhait que le Bienheureux dissipe ses souffrances physiques et mentales si cette action venait à mûrir, je l’ai entièrement soulagé. Il formula aussi le souhait de toujours naître dans une famille qui vit dans l’opulence, qui possède de grandes richesses et d’innombrables biens. C’est pourquoi il est toujours né dans une famille aussi fortunée. Il formula encore le souhait de contenter par ses actes le Bienheureux Bouddha que deviendrait le jeune brahmane Uttara, selon la prophétie du complet et parfait bouddha Kāśyapa, de ne rien faire qui lui déplaie, de se retirer du monde d’après son enseignement, d’éliminer toutes les émotions perturbatrices et de manifester l’état d’arhat. Moines, je suis devenu en tout point l’égal du complet et parfait Bouddha Kāśyapa. J’ai obtenu une force égale à la sienne, des moyens habiles et des actes égaux aux siens. C’est pourquoi il m’a contenté et n’a rien fait qui m’a déplu. Il s’est retiré du monde selon mon enseignement. Il a éliminé toutes les émotions perturbatrices et il a manifesté l’état d’arhat. »